

À très vite, mon amour.

Edgard était assis dans son fauteuil près de sa fenêtre à regarder pour la énième fois l'album photos de sa femme. Depuis toute jeune, elle aimait y coller leurs photos avec des citations.

Il s'attarda sur leur première photo sous un saule pleureur. C'était le selfie qu'elle avait pris à leur premier échange de vive voix. Ils s'y rejoignaient souvent après les cours pour lire ensemble et partager leurs opinions. Il a toujours été plus critique qu'elle, qui voyait le monde en rose et appréciait simplement la beauté de l'histoire. Elle avait collé juste en dessous la citation de Julien Green qui affirmait que "Le livre est une fenêtre par laquelle on s'évade". À travers sa fenêtre, il regarda le jardin fleuri qui borde l'allée qui mène à l'entrée de la maison de retraite. Ce simple geste le replongea des années en arrière alors qu'il était encore au lycée.

Il était de nouveau assis à son bureau à pianoter sur son pupitre, engourdi par l'ennui, jusqu'à ce beau jour où son regard croisa celui de la jeune fille dans la classe d'en face, de l'autre côté de la cour. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascade dans son dos, son visage caché par une grosse paire de lunettes. Elle lui avait fait un coucou de la main et ça avait suffi pour qu'elle rentre dans sa tête comme une mélodie. Il ne cessa de penser à cette mystérieuse fille tout le reste de la journée, et même dans son sommeil, elle s'immisçait. Le lendemain, il écrivit au fluo sur une des feuilles qu'il avait arraché de son cahier afin de se présenter et la colla à la vitre de manière que sa belle inconnue puisse la lire. Elle y répondit de la même manière. Elle s'appelait Eugénie et était dans un cursus scientifique alors qu'Edgard avait un penchant pour la littérature. Elle était son opposée ; souriante, alors que lui était maussade, lassé de la vie. Ils se donnèrent rendez-vous le soir même sous l'arbre qui trônait au centre de la cour

pour échanger. Ils avaient tant ri, qu'ils n'avaient pas vu le temps passer et furent chassés par un surveillant. Ils eurent à peine le temps d'échanger leur numéro pour continuer leur discussion, et ce, toute la soirée. Ils se retrouvaient souvent à cette période pour admirer les fleurs éclore en profitant de ce temps calme et clément où la chaleur était juste parfaite. C'est à une soirée entourée des couleurs d'un feu d'artifice qu'Eugénie avait enfin mis un mot sur ce qu'ils vivaient. Ils étaient officiellement un couple. Edgard n'en était que plus heureux que celle qui faisait chavirer son cœur prenne les devant, connaissant sa timidité quand il s'agissait de parler de ses sentiments ou de tout ce qui le touche en général. Le cadre était si beau et elle, encore plus dans sa robe bleu nuit à dos nu. C'est à ce moment précis qu'il sut qu'elle serait la femme de sa vie.

Edgard revint à lui quand il sentit une larme solitaire coulée le long de sa joue et s'écraser au bord de ses lèvres sèches. Il l'essuya d'un revers de main fripée avant de tourner la page. Il continua à se remémorer toute sa jeunesse en compagnie de sa bien-aimée entre parc d'attraction, cuisine, masque faciale ou simple baiser devant un coucher de soleil. Il finit par s'arrêter sur une photo qui sortait du lot. C'était une capture d'écran qu'elle avait fait d'un de leur nombreux appel vidéo. Juste en dessous, elle y avait écrit en rose dans une écriture stylisée et nette une citation d'Alfred de Musset qui disait "l'absence ni le temps ne sont rien quand on aime". Sa phrase leur parlait beaucoup, car elle résumait un des obstacles que leur relation a dû surmonter pour perdurer dans le temps. En effet, à peine sorti des études qu'elle fut embaucher dans un grand laboratoire et qu'elle a été mutée le temps de quelques années dans un autre pays repoussant leur projet d'emménagement ensemble. Il aurait tant voulu la suivre, même jusqu'au bout du monde, mais il avait tant attendu de pouvoir commencer à travailler et il venait juste de commencer à être professeur de collège. Il avait désormais un abonnement pour les trains alors qu'il n'en avait jamais pris auparavant et

maintenant, il le prenait à chaque vacances et quelques week-ends pour retrouver sa copine. Il se rappela un été en particulier où il l'avait rejointe.

Les vacances étaient finies, sa compagne et lui étaient à la gare attendant l'heure des "à bientôt" sur le quai. Ça faisait désormais six belles années qu'ils étaient ensemble. Les haut-parleurs annonçaient l'arrivée imminente du train. Leur temps ensemble avant les prochaines vacances leur était désormais décompté. Il posa son genou à terre et lui sorti l'écrin dans lequel la bague scintillante qu'il avait achetée avant de venir était rangée. Il lui parla du temps passé ensemble qui le rempli de bonheur, de son amour qui ne cessait de croître et qu'il ne pouvait plus se passer d'elle. Il était conscient que dans quelques mois, ils seraient enfin réunis, mais Edgard ne pouvait se résigner à la quitter sans savoir ce qui pourrait se passer à des milliers de kilomètres de distance surtout qu'elle lui avait parlé de son envie de fonder une famille. Elle accepta bien évidemment et il lui passa l'anneau au doigt. Toute la gare les applaudit, mais ils eurent à peine le temps de s'embrasser que le train ouvrait ses portes. Ils se dirent au revoir et eurent du mal à se détacher l'un de l'autre, trop émus. Il la salua une dernière fois avant de voir sa silhouette s'éloigner progressivement à travers la vitre. Il était l'homme le plus heureux à cet instant précis et le plus triste à la fois. Lorsque l'été était enfin arrivé, ils se marièrent entourés de leurs amis proches et emménagèrent ensemble. Une ombre venait néanmoins ternir ce tableau. La mauvaise nouvelle qu'ils venaient d'apprendre. Eugénie était incapable d'avoir des enfants. Leur rêve de famille s'effondra laissant des fissures dans leur relation.

De nouvelles larmes viennent perler au coin de ses yeux et un sourire nostalgique vient se peindre sur son visage. Les photos défilaient devant ses yeux lui permettant de revivre leur moment de complicité à faire des gâteaux ou à la patinoire, mais aussi leur moment sombre qu'ils ont surmonté se raccrochant à leur amour qui les maintenait en vie. Ils s'étaient promis de rester jusqu'à ce

que la mort les sépare et ils étaient résignés à le respecter. Ils se virent ainsi vieillir main dans la main. Il ne put contenir son rire devant une photo de leur visage marqué par le temps qui contrastait avec leurs grimaces enfantine. Elle y avait écrit en noir de manière tremblotante une phrase d'Albert Camus qui disait qu'"aimer un être, c'est accepter de vieillir avec lui". Il se dit que l'accepter était la chose la plus simple quand l'amour est véritable, mais le plus dur est de laisser l'être aimé partir. Il ferma les yeux luttant contre les visions qui lui revenait mais fini par se laisser submerger.

C'était un soir d'automne. Sa femme revenait de chez le médecin et ils s'étaient installés près de la fenêtre observant les feuilles d'arbres tombées et s'écraser sur le sol. Elle venait d'apprendre qu'elle était gravement malade, que son temps était compté avant qu'elle ne soit internée pour espérer rallonger la durée de sa vie. Ce même soir, ils étendirent une couverture sous cet arbre pour observer les étoiles en se rappelant leur jeunesse où ils aimaient se retrouver au pied des arbres pour écouter le doux chant des oiseaux qui changeait au gré des saisons et du temps qui s'écoulait. Ce cliché avait été pris un soir d'étoile filante. Ils avaient fait le vœu de se retrouver dans l'au-delà.

Elle décéda quelques années après, un soir d'hiver, laissant un trou béant dans sa poitrine qu'il n'a jamais réussi à combler. Il sortit une photo prise de lui lors de l'enterrement de sa femme et la rajouta à cet album avant d'écrire à la manière de sa femme une citation de Julien Green, un des écrivains qu'elle adorait dans son adolescence. Celle-ci disait que "le plaisir tue en nous quelque chose" et il songea que c'était la phrase la plus vraie.

Ce soir-là, après être rentré vidé de l'enterrement, il se demandait si sa douleur aurait été moins forte s'il l'avait moins aimé. Ce serait sûrement le cas, mais sa vie aurait-elle été aussi vivifiante ? Il regardait par la fenêtre de sa chambre les flocons recouvrir le sol camouflant ainsi les imperfections de cette terre pour les recouvrir d'un manteau blanc et pur. Il se promet de ne jamais se remarier, non

pas qu'il pensait avoir passé l'âge, car il n'y en a pas pour l'amour, mais il voulait honorer la mémoire de la femme de sa vie. Il sombra dans une dépression où il ne sortait plus de chez lui et se nourrissait à peine. Ses pensées trop obnubilées par la perte de l'être chère. Il se sentait si seul n'ayant plus aucune famille. C'est son infirmière qui finit par le convaincre d'aller en maison de retraite pour qu'on s'occupe de lui. Elle avait secrètement l'espoir qu'il renouerait des liens, mais il se refermait sur lui-même faisant de sa chambre sa cage dorée. Son sourire s'effaçait et apparaissait sur sa bouche uniquement lorsqu'il parlait ou pensait à elle.

Il s'efforçait de retrousser ses lèvres pour prendre une dernière photo de lui qu'il fit imprimer à un personnel de la maison. Il la collait sur la dernière page de l'album et écrivit une phrase de William Feather qui disait que "finir un bon livre, c'est comme quitter un ami". Il referma ce livre qui n'avait plus lieu d'être sans elle. Se résignant à accepter leur fin, il s'étouffa dans ces sanglots. Son cœur fatigué n'arrivait plus à travailler correctement. Il n'eut pas le temps d'arriver jusqu'au bouton d'urgence qu'il s'effondra sur le sol. Il leva les yeux et cru apercevoir Eugénie lui tendre les bras des nuages avant de rendre son dernier souffle. Après des mois de souffrance, il rejoignait enfin sa raison de vivre. Personne ne pleurait sa mort si ce ne sont quelques infirmières qui s'occupaient de lui, qui versèrent quelques larmes. Il fut enterré avec sa femme comme il l'avait demandé et légua tous ses biens à des associations pour les recherches médicales. Il démontra ainsi qu'on pouvait réellement mourir d'un chagrin d'amour, mais que sans le risque de souffrir, on passe à côté de la vie et du bonheur. Il vaut mieux être heureux le temps de quelques heures que de passer à côté de ce sentiment toute sa vie.